

**The Hours**  
**La vie, malgré tout**  
*Les Heures*, États-Unis 2002, 114 minutes

Claire Valade

Numéro 224, mars-avril 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2003). Compte rendu de [The Hours : la vie, malgré tout / *Les Heures*, États-Unis 2002, 114 minutes]. *Séquences*, (224), 46-46.

**THE HOURS**

La vie, malgré tout

Inspiré du chef d'œuvre de Virginia Woolf, *Mrs. Dalloway*, le roman *The Hours* de Michael Cunningham, gagnant du prestigieux prix Pulitzer aux États-Unis en 1998, était loin d'être facile à adapter au grand écran, tant par son sujet que par sa structure en apparence fracturée mais pourtant remarquablement fluide, sorte d'écho à cette structure narrative en *stream of consciousness* si parfaitement maîtrisée par Woolf dans ses romans. Le récit s'échelonnant par ailleurs sur trois époques et trois lieux radicalement différents d'un point de vue esthétique, Stephen Daldry, le réalisateur du joli **Billy Elliott**, savait fort bien qu'il s'attaquait à un projet qui pouvait se révéler particulièrement casse-cou si tous ses éléments constitutifs ne s'accordaient pas avec une méticuleuse et subtile précision, de l'écriture au jeu des acteurs en passant par la direction artistique, la lumière, le rythme et la musique. Heureusement, le miracle se produit et **The Hours**, tout en respectant la structure du roman et son unité de temps, est l'un de ces rares films grand public qui réussit à être aussi accessible qu'émotionnellement et artistiquement complexe.

En effet, malgré ses thèmes hautement dramatiques (la mort, la vie, le regret, l'amour, le refus de la facilité) et sa facture visuelle des plus classiques, **The Hours** n'est pas un film particulièrement invitant. Et c'est d'ailleurs là l'un des aspects les plus intéressants — et j'irais même jusqu'à dire audacieux — du film. Tout en acceptant et en jouant avec les règles et les conventions du drame cinématographique moderne qui provoquent habituellement chez le spectateur des épanchements émotifs, Daldry et son scénariste, l'excellent dramaturge anglais David Hare, ont plutôt préféré construire



Émotionnellement et artistiquement complexe

un film relativement distant, qui parvient à toucher le spectateur sans pour autant créer de forte empathie entre celui-ci et les personnages. Le spectateur est invité non pas à entrer dans la vie des personnages, mais à observer celle-ci d'un point de vue extérieur. Si les personnages tentent d'une certaine manière de garder le spectateur à l'extérieur du récit, c'est qu'ils voudraient eux-mêmes se fermer à la vie — y compris le personnage le plus chaleureux, celui de Clarissa Vaughan, incarné par Meryl Streep avec une justesse enfin dépourvue de retenue d'aucune sorte, qui est en train d'oublier de vivre sa propre vie tant elle se dévoue à celle des autres, en particulier celle de son ami poète Richard (Ed Harris dans un contre-emploi extrêmement efficace).

Ce malaise de vivre, chacune des trois protagonistes principales en a une expérience différente liée intimement à sa vision personnelle du rôle traditionnel de la femme au sein de la société ou de l'unité familiale quelle qu'elle soit. Ces expériences différentes mèneront d'ailleurs chacune d'entre elles dans des chemins divergeants mais néanmoins tous aussi exigeants les uns que les autres. Ainsi, Laura Brown (Julianne Moore, absolument parfaite de violence et de désespoir contenus) ne peut supporter cette vie parfaite d'épouse rangée qu'elle s'est vue choisir malgré elle et qui la tue à petit feu, tandis que Clarissa Vaughan, femme moderne et affranchie, mère et lesbienne assumant avec grâce et délice ses choix difficiles, est en fait l'unique figure à véritablement maternelle du récit. Entre ces deux pôles, le personnage de Virginia Woolf, lui, vit quelque part en dehors du monde, ne sachant pas de quelle manière aborder la vie réelle et encore moins la routine d'une domesticité au quotidien, enfermée dans son propre univers intellectuel tourmenté, mais aussi dans la maladie qui la tient éloignée malgré elle du chaos de la ville. Absolument méconnaissable, Nicole Kidman, foudroyante de naturel, incarne la grande écrivaine avec une lassitude, une subtilité et un détachement d'une finesse troublante.

Ultimement, chacun des personnages parvient à sa façon à trouver la vie dans ses choix, aussi douloureux soient-ils. De ce fait, de manière remarquable et sans sentimentalisme aucun mais avec une émotion pure et vraie, **The Hours** plonge le spectateur au cœur d'un paradoxe des plus fascinants à explorer : c'est une ode à la vie, la vraie, qui ne parle presque exclusivement que de la mort. Qui aurait pu croire que le cinéma populaire puisse aussi être existentiel ?

Claire Valade

**Les Heures**

États-Unis 2002, 114 minutes — Réal. : Stephen Daldry — Scén. : David Hare, d'après le roman de Michael Cunningham — Photo : Seamus McGarvey — Mont. : Peter Boyle — Mus. : Philip Glass — Cost. : Ann Roth — Int. : Nicole Kidman (Virginia Woolf), Julianne Moore (Laura Brown), Meryl Streep (Clarissa Vaughan), Ed Harris (Richard Brown), Stephen Dillane (Leonard Woolf), Miranda Richardson (Vanessa Bell), Toni Collette (Kitty), John C. Reilly (Dan Brown), Allison Janney (Sally), Jeff Daniels (Louis Waters) — Prod. : Robert Fox, Scott Rudin — Dist. : Alliance.